

JOURNÉE DU 13 MAI 2017

Avec quoi analyse-t-on ?

Prise en charge : OG du 25/11/2005 au 26/03/2010 (S. a 15 ans)

AA du 02/04/2010 au 30/06/2016 (S. a 26 ans)

S. ne parlait pas. Il s'exprimait continuellement par des sifflements, des sons rauques, gutturaux ou des petits cris, jamais silencieux. Je dis bien : jamais une seconde de silence, sauf à un moment précis dont je parlerai tout de suite.

Son corps restait toujours en mouvements : balancements incessants, notamment sur sa chaise d'avant en arrière, à frôler la table de son front (jamais il ne s'est cogné) ou au risque de se renverser en arrière et de tomber (ce qui n'est jamais arrivé).

Mouvements de la tête de droite et de gauche très rapides parfois même violents.

Ces mouvements avaient manifestement pour but de calmer son angoisse, tout à fait perceptible.

Ces mouvements ont cessé parfois, quelques secondes, durée qu'il a utilisée pour me regarder droit dans les yeux, cette fois en silence.

Le premier contact à chaque séance consistait pour lui à venir poser sa tête sur mon épaule : il me flairait.

C'était une masse (1m 85 pour 120 kg) - pris en charge dans une M.A.S.

Un mot sur ses parents : une mère qui assurait les ressources de la famille, deux sœurs plus jeunes et brillantes, un père ingénieur, qui ne travaillait pas ayant consacré sa vie au quotidien de son fils (fils qui le tyrannisait) avant que tardivement une MAS l'accueille enfin.

Je dois ajouter que si ses membres supérieurs étaient déliés et son habileté manuelle étonnante, en tout cas meilleure que la mienne, à partir de la taille il était bloqué, marchait sans plier les jambes à toute vitesse et sur la pointe des pieds.

Olivier m'avait prévenu : il me demanderait de prendre en charge S. lorsqu'il quitterait le CMPP.

Olivier m'a donc demandé un jour de venir avec lui dans son bureau recevoir S. Nous nous sommes assis en face de lui, de l'autre côté du bureau, côte à côte.

Olivier lui a parlé. En substance : je vais partir, nous ne nous verrons plus, c'est André qui va maintenant te recevoir chaque semaine.

S. nous a regardés très vite alternativement selon son mouvement de tête habituel mais il nous a *regardés* l'un après l'autre dans les yeux.

J'ai pensé qu'il nous signifiait ainsi avoir parfaitement saisi la situation.

Olivier lui a dit : Je m'en vais. Je penserai souvent à toi. Ce qu'il a répété deux fois, très ému.

S. n'a eu aucune réaction.

Je suis resté seul avec lui.

Il a saisi un paquet de feutres et a gribouillé une feuille blanche ne laissant pas un Cm<sup>2</sup> de blanc, de vide. Il s'est levé soudain est parti rejoindre son père en salle d'attente. J'ai pris la feuille en m'interrogeant : cet absence de vide signifiait quoi ?

Cette façon de terminer les séances brusquement, S. l'a répétée à chaque fois.

Je dois dire d'abord que j'ai eu plusieurs fois la preuve que S. comprenait tout ce que je lui disais, comme il comprenait tout ce que n'importe qui d'autre lui disait, mais il ne formulait jamais aucune parole ni réponse orale. Il répondait par son comportement, ses gestes, ses actes, messages brouillés par ses mouvements incessants stéréotypés.

L'achat de feutres parfumés, qu'il affectionna, fit avancer le travail très vite ; il gribouilla des cercles, des ronds, des ovales, rapidement. J'eus, j'oserais dire l'intuition - en tant que celle-ci vient puiser dans le littoral du préconscient - que c'était la pulsion dans sa vanité qu'il représentait crûment. Mais si par exemple, il utilisait un feutre rouge, il flairait l'odeur de son dessin et me le mettait sous le nez. Cela sentait la fraise.

Les séances suivantes, il recommença avec le bleu (menthe) le jaune (vanille) etc.

Je m'autorisai donc à dessiner moi aussi n'importe quoi, des taches notamment, puis à lui faire sentir. Il se montra alors d'une humeur manifestement joyeuse.

Il se trouve que sur le chemin que j'empruntais pour venir au CMPP il y avait une parfumerie, dont je devins très vite un bon client chaleureusement accueilli. On glissait dans mon sac abondamment des échantillons de tous les parfums.

Je les présentai ensuite à S. à chaque séance par groupe de 4.

Alors à mon grand étonnement et sans un mot, nous avons joué : quelle est la couleur de ce parfum ? Quel est le parfum de cette couleur ? Je peux dire que c'est un espace transitionnel qu'il a installé dans la séance.

Je lui faisais des propositions qu'il acceptait avec un hurlement de rire (son rire coupé de grognements et de cris) ou avec une grimace ; il me faisait des propositions que j'accueillai comme lui.

Il lui est arrivé de me faire des « farces » : associant une couleur rouge à un parfum de menthe par exemple et devant ma grimace il a « éclaté de rire ».

Une collègue m'a dit récemment avoir senti pour la première fois qu'elle existait pour sa mère en la faisant rire. L'humour comme moyen d'exister pour l'autre...

Les mouvements stéréotypés de balancements ont cessé, les bruits de bouche aussi. Les mouvements de la tête ont perduré, je crois que c'était une façon de croiser mon regard une fraction de seconde ; il est devenu plus calme. Ces séances sont devenues pour lui des moments de plaisir. Pour moi aussi.

Mais, invariablement, il prenait ensuite une feuille ou plusieurs qu'il remplissait frénétiquement de ses gribouillis circulaires et pulsionnels toujours sans laisser de vide. Je pensai que l'objet autour de quoi tournait son feutre en mouvements circulaires rapides, cet objet devait avoir disparu quand il aurait fini. Je pensai aussi qu'il n'en sortait pas.

Ensuite il se levait me signifiant la fin de la séance. Et filait vers son père.

Un jour, en fin de séance, il s'est levé sans gribouiller. N'a plus jamais recommencé.

Si j'ai appris un peu de choses sur lui, je suis certain qu'il savait plus de choses sur moi. Et que son savoir a été quasi instantané, dès les premières rencontres.

Donc il m'a appris sur moi

Que si je venais à la séance sans être disposé à le rencontrer, il le savait tout de suite et la séance était ratée : son agitation brouillait toute tentative de jeu partagé : je dis bien partagé.

Que je devais comme on dit oublier mes préoccupations autres et être « présent » à la séance, à mon patient (mais comme à plusieurs reprises j'ai constaté que je me sentais beaucoup mieux et plein d'énergie après une séance avec S., je suis en devoir de me poser la question : qui était le patient de l'autre ?

Que maintes fois, de façon inattendue, son regard a rencontré le mien plus longuement et que je me suis senti brusquement très ému ; un regard très lointain, comme étonné, comme si à chaque fois il me re-découvrait, et m'interrogeait sur ce que faisais là. C'est une question que je me suis posé aussi. Je n'ai connu la même expérience de vérité que lors de la rencontre du regard d'un nouveau-né qui exprimait le même étonnement. A ce nouveau-né je me présentais, je lui disais son prénom. ; à Stéphane plusieurs fois j'ai fait de même.

Olivier a devant vous un jour parlé de S. et dit que grâce à lui, il savait pourquoi il fumait.

Je peux dire que l'expérience avec S. m'a posé une question, question que je crois avoir retrouvée dans le travail de Catherine Perret sur Jean Amery, l'enseignement de la torture et la perte d'humanité : comment un nouveau-né est-il accueilli dans notre monde humain, monde de signifiants, monde du symbolique, le symbole étant d'abord étymologiquement ce que nous partageons.

Monde où l'on entre un par un. Dont on sort un par un.

André Agard